

ressemble à un vaste miroir dont le cristal noirci amoindrirait la puissance réfléchissante.

Cet absorbant réflecteur jaunissait les rayons du soleil ; il rougit la pâleur de la lune et détruit l'éclatant scintillement des étoiles.

Particularité étrange enfin, une senteur âcre et pénétrante se dégage des eaux noires.

De semblables émanations sont produites par le goudron de houille et les résidus des usines à gaz.

En mettant le pied sur la plateforme qui entoure le lac noir, trappeurs et squatters ont vu cette masse liquide, ils en ont aspiré l'odeur, et une immense cri, un seul, est sorti de toutes les poitrines :

—Le pétrole ! ! ! ! !

Et, dans un désordre indescriptible, dans un enthousiasme inexprimable, la foule s'épouilla sur la bordure du vaste réservoir.

Chacun voulut tremper ses mains dans ce liquide en échange duquel on obtiendra des manceaux d'or, d'incalculables quantités de dollars.

On se demandait si l'on était pas le jouet d'un rêve, d'une hallucination.

On s'assurait de la réalité du fait.

Les plus incrédules reniflaient la bienheureuse huile : quelques uns mêmes la goûtaient comme ils eussent fait d'une sauce, et ils exprimaient leur satisfaction par une mimique aussi excentrique que réjouissante.

Quand le calme fut rétabli, le comte de Lincourt fit ranger tout le monde en cercle. Le drapeau des États-Unis à la main, il monta sur un rocher et dit d'une voix forte :

—Au nom du président de la République des États-Unis d'Amérique, je prends possession de cette montagne, des richesses qu'elle renferme et du territoire environnant qui nous a été concédé.

Une formidable acclamation répondit à ces vivats que le comte avait lancés d'une voix vibrante.

Les bras se levèrent ; les casquettes s'agitèrent ; ce ne fut pendant quelques secondes qu'un seul cri, cri d'enthousiasme, de bonheur et d'espérance.

M. de Lincourt fit un signe, et le silence s'étant rétabli peu à peu, il reprit :

Ce lac de pétrole est incépissable, j'en suis certain.

—C'est donc une véritable mine d'or qui assure la fortune aux plus exigeants, aux plus avides, une fortune qui se chiffrera à notre volonté !

—Mes mesures sont prises pour assurer l'exploitation et le transport de nos produits.

—Quand vous vous trouverez suffisamment riches, quand vous direz : Assez ! nous nous séparons.

En effet, on découvrit bientôt quatre navires, auxquels le comte avait donné rendez-vous deux mois auparavant et qui attendaient l'arrivée des trappeurs.

Le premier soin fut de renouveler les provisions : car ces navires en étaient abondamment pourvus et l'on songea à s'installer d'une manière convenable pour les quelques mois nécessaires à la réalisation de cette immense fortune.

Inutile de dire qu'à part les heures de travail, l'existence devint bien monotone.

Les trappeurs se trouvaient en sécurité, mais toute excursion hors de leurs lignes était défendue.

Ils étouffaient en plein air.

Quelques-uns avaient bien essayé de la pêche ; mais quelle triste distraction pour des gens qui n'aiment que leur carabine et n'ont confiance qu'en elle !

Pourtant quelques personnes paraissent

supporter assez bien la longueur du temps.

M. de Lincourt d'abord se montre très-gai, et les trappeurs, qui l'ont toujours vu froid en toute circonstance, s'étonnent de ses airs avenants, de ses manières aimables et engageantes.

Mais ce changement ne surprend pas tout le monde.

Plus d'un trappeur à déjà chuchoté à l'oreille d'un camarade :

—Le commandant est tout simplement amoureux.

—Et c'est un amoureux parfaitement heureux.

—Voilà pourquoi nous le voyons si content de lui-même et des autres.

Ceux qui tenaient ce propos ne se trompaient pas.

Le comte étaient réellement épris de la reine des Indiens.

A le voir, on ne pouvait douter du sentiment qu'il éprouvait.

Il s'abandonnait franchement à la passion qui le possédait.

Cet élégant blasé avait donc enfin été touché cœur.

Et par qui ?

Par une femme indienne, une reine de sauvages.

Drôle de machine que l'homme !

Ce noble gentilhomme si fier de sa supériorité, de sa haute situation dans le monde parisien, ce brillant cavalier qui avait été courtoisé par nos plus charmantes mondaines, ce roi de Paris foulait aux pieds tous les préjugés ; il se moquait du ridicule, il narguait les convenances et paraissait tout disposé à braver l'opinion de ses pairs.

Après un certain temps les bateaux arrivaient. Cinquante, cent navires furent en vue, venant tour à tour recevoir leur chargement.

.....
Trois mois viennent de s'écouler. Le travail et le courage ont fait des prodiges.

Enfin, un matin M. de Lincourt, donna l'ordre de rassembler le personnel entier de la caravane.

Un quart d'heure après, tout son monde se trouva rangé en demi-cercle devant lui.

On faisait silence.

Personne ne savait au juste de quoi il s'agissait, mais on s'attendait à recevoir quelque communication importante.

M. de Lincourt prit la parole.

Il paraissait ému.

Pourquoi ?

C'est qu'il allait pour la première fois parler des bénéfices réalisés depuis près de deux mois.

Il venait de recevoir par les derniers courriers l'état complet de leurs opérations sur les marchés d'Europe et d'Amérique.

Ces bénéfices étaient considérables et le comte se réjouissait d'avance des joies qu'il allait faire naître.

—Notre exploitation, dit-il, a produit une somme énorme ; je vous ai réunis pour vous la faire connaître et pour que chacun sache à quel chiffre s'élève la part qui lui revient.

—Nous pourrions continuer nos livraisons, vendre encore et longtemps, car le réservoir du Nid-de-l'Aigle se remplit à mesure qu'on le vide ; il est véritablement incépissable.

—Mais j'ai fait une remarque qui m'oblige à vous consulter avant de prendre aucune détermination nouvelle engageant l'avenir.

Vous êtes tous très fatigués, et quelques-uns d'entre vous ne pourraient résister longtemps aux travaux pénibles que nous avons dû nous imposer.

—N'est-ce pas vrai ?

—Oui, oui, répondit-on de toutes parts.

—Nous sommes éreintés, dit Sans Nez.

—Et malgré ça quand on me donnera la parole, je ferai une proposition qui j'en suis certain, sera adoptée à l'unanimité.

—Nous nous entendrons quand j'aurai terminé, reprit le comte.

—J'aborde la question des bénéfices réalisés.

—D'après les conventions que chacun connaît, la somme qui me revient aujourd'hui, à moi seulement est de vingt millions.

En entendant prononcer ces deux mots : *vingt millions*, les trappeurs parurent surpris et ravis à la fois.

Ils avaient vu couler le pétrole à flots dans les flancs d'un grand nombre de navires, mais ils n'avaient pas pris la peine de calculer ce qu'avait pu produire en argent une quantité aussi considérable d'huile minérale.

—Vingt millions ! vingt millions ! répétaient-ils tous.

—C'est superbe !

—En si peu de temps ! ! !

Et ils se disaient tout bas :

—Nous allons avoir une jolie part chacun. Quand le silence se fut rétabli, le comte reprit.

—La somme revenant à mon associé le colonel d'Eragny et de dix millions.

—M. le baron de Senneville recevra huit millions pour le concours précieux qu'il nous a prêté.

—Il revient à chacun de mes lieutenants six millions, et la part de chaque homme faisant actuellement partie de la caravane est de trois millions de francs.

—Ce plus, il me paraît juste d'élever à vingt millions la somme qui doit être comptée à celui qui m'a révélé le secret qui nous enrichit tous, à notre ami Grandmorrau.

—Nos bénéfices à ce jour étant de un milliard deux cent quarante millions, il restera deux millions dont, j'espère, vous me laisserez disposer à ma guise.

—Je vous ferai distribuer à tous, dès demain, les traites et lettres de change représentant le montant de vos parts.

Dès que M. de Lincourt eut cessé de parler, les manifestations joyeuses éclatèrent.

Les hurrahs, les vivats, les acclamations retentirent avec un entrain assourdissant.

Pendant quelques minutes, ce fut un bruit, un tapage infernal.

On se bousculait, on s'embrassait.

C'était une joie, un délire, une folie.

Scène indescriptible et touchante, que M. de Lincourt contemplait avec un sourire de bonheur.

Cependant le calme revint peu à peu.

Le comte fit signe qu'il avait encore à parler.

On écouta.

—Messieurs, dit-il, maintenant que vous êtes renseignés sur l'état de votre fortune, il vous reste à faire connaître si vous êtes satisfaits.

—Oui, oui ! cria-t-on de toutes parts.

Entendons-nous bien, reprit le comte.

—Je désire savoir si vous êtes complètement satisfaits, c'est-à-dire si vous vous trouvez assez riches.

—Oui, oui, répéta la foule.

—Assez ! assez !

—Allons-nous-en !

—Laissons la place à d'autres.

—Votre résolution est sérieuse ? insista le comte.

—Réfléchissez !

—Nous pouvons doubler notre avoir si cela vous convient.

—Non, non ! répétèrent les trappeurs.

(A suivre.)